

COLLEGE

Journal des élèves et des anciens du Collège

Vol. 1 No 5

Collège de Saint-Boniface

3 mars 1955

Rien d'alarmant

L'intéressant débat que la philo-spéciale présentait l'autre jour aux universitaires, suscita certaines discussions au sujet de leur isolement des autres philosophes ou universitaires.

Il n'y a pas lieu de s'alarmer car la situation semble tout à fait normale, si on la compare à celle des autres classes. Là aussi on voit des groupes d'individus qui ne se mêlent que très peu aux autres... Et on a bien tort d'être indifférent à cette anomalie.

Premièrement, on a donné à cette classe le nom de philo-spéciale. Cela, en soi, n'a pas de conséquence; mais le cours qu'on y enseigne invite à l'isolement. On sait, en effet, que ces élèves étudient le latin, la philosophie et même le français alors que la langue maternelle de la plupart est l'anglais, même si l'un d'entre eux préférerait totalement l'anglais malgré ses origines françaises.

En deuxième lieu, ces élèves venant de "High schools" n'ont pas eu la chance de s'adapter au milieu comme l'ont eue les élèves du cours de grammaire. De plus, tout leur est fait en spécial; professeur spécial, sujet spécial, classe spéciale, chambre spéciale, etc. Il est donc logique pour eux de continuer dans le "spécial"... et de n'être vus qu'en salle de lecture.

Je semble peut-être badiner. Je ne sais pas, en effet, en quoi on peut prendre la chose au sérieux. Au collège c'est la coutume, c'est-à-dire la tradition (pour demeurer à date) que le nouveau se mêle de lui-même au groupe. Si je me souviens bien de mes premières années, personne ne se préoccupait d'inviter les nouveaux élèves aux jeux. Chacun y allait de son initiative. C'est encore ainsi et tout va bien.

Quelqu'un a mentionné, en discutant du pseudo-problème, que la philo-spéciale remarquait chez les universitaires un certain refus à les accepter dans leurs activités. D'après l'opinion populaire ce refus est absolument imaginaire. Ces élèves ont toujours été les bienvenus à participer à toutes les activités que la maison peut encourager.

Je m'alarmerais davantage au sujet de certains philos et autres universitaires qui se mêlent encore beaucoup moins à l'ensemble: on les dispense de la messe au collège le dimanche et de leur côté, ils se dispensent de toute activité collégiale. Et toujours on voit dans ces élèves "le collégien modèle". Il est vrai qu'on ne les prend jamais en tort, mais il est vrai aussi qu'il est impossible de les prendre en tort.

Je pourrais en dire plus long... mais je crains d'être trop clair. Bernard AUBRY

Quand j'étais bûcheron



Comme c'est beau d'être bûcheron! Vous, les citadins, vous ne connaissez pas ce que c'est de passer l'hiver dans la forêt: de voir les sapins couverts de neige, comme des géants drapés de blanc et d'entendre les grelots des chevaux qui traînent des troncs d'arbres.

Un jour, un garçon en chemise rouge, avec sur la tête une tuque multicolore, et monté sur un cheval brun, fit son entrée dans un camp de bûcheron. Sur son dos, il portait un sac d'armée, qui était vide. C'était moi, Ti-Jean.

Comme on ne voyait pas tous les jours un garçon dans un camp de bûcherons, il y eut quelque désordre. Mais le brouhaha fut général lorsqu'on sut que je voulais m'engager comme bûcheron. Le contremaître sourit en me disant qu'il fallait pouvoir lever une hache avant de s'engager.

Sans hésiter, je saisis la cognée d'un bûcheron, et, me dirigeant vers l'arbre le plus proche, d'une grosseur moyenne, je l'abattis en moins d'une minute.

Le chef de la cuisine qui me souriait bénévolement sous son chapeau blanc, ouvrit la bouche toute grande d'étonnement et s'en alla stupéfait. Le contremaître s'empressa de m'engager.

Seulement, un des bûcherons qui était renommé pour sa vitesse et sa force, fit une grimace; mais c'était un bon diable et il n'en dit mot. Il s'appelait Jos. Larivière.

Quand vint le repas du midi, le chef vint lui-même me porter mon plat: il l'avait préparé spécialement pour moi. Les bûcherons rirent en le voyant ouvrir les yeux de plus en plus grands. Savez-vous ce qui lui fit ouvrir les yeux de la sorte? Ce fut de voir les mets disparaître en une minute et de me voir lui présenter l'assiette pour une autre portion.

Un jour, comme je travaillais non loin de Jos. Larivière, son compagnon me désigna du bout du doigt. Je portais de gros troncs d'arbres au-dessus de ma tête tandis que lui, le plus fort des hommes, les faisait traîner par un cheval. Jos. se mordit les lèvres d'impuissance.

Savez-vous ce que font les bûcherons pour s'amuser? — Ils organisent des concours. Louis Larochelle sciait un tronc d'arbre d'un diamètre de six pouces en une minute; Jos. Larivière le sciait en 48 secondes; moi, en trente secondes.

Le soir, dans la cabane centrale, autour du feu qui dansait dans l'âtre, c'était un autre tournoi. Un petit tronc d'arbre était fixé solidement entre deux chaises. Deux hommes s'asseyaient à trois pieds l'un de l'autre, et, avec des morceaux de linge noués au bout, ils essayaient de se "débarquer" l'un l'autre. Avant que j'arrive, Jos. Larivière avait été invincible; hélas, après mon arrivée, il dut se résoudre à me céder la place.

A la fin de la saison, après un au revoir cordial, tout le monde put voir une silhouette en chemise rouge, une tuque multicolore sur la tête, sur le dos, un sac d'armée gonflé d'argent, qui disparaissait sur son cheval brun.

Alphonse TETRAULT,
Méthode.

Obéir!

"Obéir n'est pas déchoir!" Connue et comprise par tous, cette vérité ferait des merveilles.

En obéissant, on évite l'esclavage graduel de la mauvaise habitude. Et esclavage signifie **privation de toute liberté**. Donc, mieux vaut obéir que d'abuser de sa liberté et d'être enchaîné, torturé, incarcéré par le mal, par ses mauvaises habitudes inexorables.

Qui nous oblige à accepter un tyran pour maître? Obéissons donc à Dieu, Maître si doux et par conséquent, obéissons aussi à ses représentants!

La liberté se définit: "Pouvoir de se déterminer à faire ou à ne pas faire, de choisir".

Si on opte pour faire ce qui est demandé, est-ce qu'on est privé de liberté? On avait le choix entre obéir et désobéir.

De plus, en refusant d'obéir, on se croit au moins implicitement, supérieur à Dieu... N'oubliez pas cela!

UN COLLEGIEN

MON COLLEGE

Equipe:

Directeur: Roland Breton
Rédacteur en chef: Raymond Baudry
Editeur: Robert Blain
Administrateurs: Jean-Paul Guenette
et Gérard Dureault

Aux offusqués

Mon article de la dernière livraison a paru dur à plusieurs particulièrement à l'endroit du président du Grand Conseil. Libre à tous de discuter les idées émises, même leur expression. Quant à l'intention, je n'avais ni volonté, ni désir de blesser qui que ce soit.

LIDAC

L'art musical

Voici une forme d'art qui remonte très loin, dans l'histoire. On lit dans la mythologie grecque que le divin Orphée tirait de sa lyre des sons si harmonieux qu'ils apaisaient les bêtes féroces et charmaient même les divinités du Styx. Les poètes grecs s'accordent à lui attribuer l'invention de la musique.

Aujourd'hui l'art musical est répandu largement à travers le monde. Certaines formes tendent même à sombrer dans le ridicule. On s'éloigne peut-être trop du vrai sens du mot musique. Ne disons-nous pas que la musique est l'art de combiner les sons qui plaisent à l'oreille?

On a immortalisé Bach, Beethoven, Mozart. Ce sont des maîtres. Qu'ont-ils fait, ces musiciens dont les noms demeurent indélébiles? Ils ont tout simplement fait de la musique. Ils ont su avec un talent artistique, combiner des sons qui réveillent en nous un monde d'idées. Remarquons l'idéale sérénité et l'émotion dans la grandeur d'un Mozart ou la profondeur des sentiments et la puissance d'expression chez un Beethoven. Jamais on ne cessera d'apprécier de tels artistes. Peut-on en dire autant de cette musique révoltante que nous procure à flot le siècle moderne?

Pour apprécier la grande musique, il ne faut pas au début se prescrire l'audition d'oeuvres compliquées à n'y rien comprendre. On commence par des oeuvres plus légères. Peu à peu, l'oreille se forme et se plaît à écouter les chefs-d'oeuvre. C'est en pénétrant dans l'âme d'une oeuvre, c'est en découvrant le message du compositeur que nous en apprécions la richesse. Les éloges qu'on débite sur telle ou telle oeuvre doivent intéresser en autant qu'on peut les constater soi-même. Se baigner dans un décor d'harmonie... Apprendre à connaître la beauté et la richesse de la musique, voilà une belle expérience à tenter.

Ubaldo LAURENCELLE

Un risque

Les collégiens ont la joie dans le coeur, le sourire aux lèvres et le cran nécessaire pour un coup d'éclat. C'est le festival! On en profite, ça ne revient qu'une fois par année.

Après une bonne partie de hockey, j'ai le goût de jouer du reste de la journée. Il faut faire quelque chose de "fou", d'extraordinaire. Je monte à la salle académi-

que pour le goûter. Cette sensation débordante de jeunesse, criant pour la liberté me remplit. Le projet le plus audacieux me semblerait tout à fait à ma portée, rien n'est impossible: le plus grand risque serait une ouverture où lancer cette force secrète refoulée en moi-même.

Tout à coup quelqu'un mentionne qu'il y aura un film à quatre heures au Cercle Ouvrier, et, il a le petit billet magique, le chanceux.

"Mais, voilà le coup à tenter", me dis-je. "Faute de mieux, ça fera l'affaire. De plus, c'est un beau film: deux lièvres du même coup!"

Allons, il est 3:55 h., pas une seconde à perdre! "Attends-moi, Eugène, je vais remettre mes "slushers". Nous montons l'escalier près du réfectoire, passons en coup de vent dans le parloir et, hop! au Cercle Ouvrier.

"La garde" est assez relâchée cette après-midi; c'est fête, voyez-vous... (Le grand chef indien, Pontiac, a complètement détruit un fort anglais, en une circonstance semblable, au cours d'une partie de crosse!)

Du collège au Cercle Ouvrier, il n'y a pas un père en vue. L'affaire est bonne! Nous entrons, j'achète mon billet et nous nous installons au milieu de la salle. L'aventure avait été trop facile, elle perdait la moitié de son intérêt.

Le film "Lassie" se déroule. C'est très bien, belles couleurs qui nous font entrer dans cette atmosphère mystique de la Haute Ecosse, dialogue pittoresque et simple.

Après le premier rouleau, on allume les lumières de la salle. Il n'y a pas beaucoup de monde.

Tout à coup, Eugène me souffle le mot d'alarme: "Le Père Quinn est assis en arrière!" Je n'ose pas me retourner. "Nous voilà pris", dis-je. Je retourne un peu la tête, et en effet, du coin de l'oeil, j'aperçois notre digne sous-préfet, dans toute sa grandeur, jetant son regard paisible sur cette marmaille. Il nous a certainement vus, que faire? Question épineuse, digne d'un Sherlock Holmes...



Vu l'impossibilité de sortir du pétrin, nous faisons comme si de rien n'était. Après le film, nous sortons, le chemin est libre, le personnage redouté est disparu. A six heures juste, nous entrons au collège par le parloir. Aucun obstacle, tout va bien. Mais l'épée de Damoclès est là: quand tombera-t-elle? Le Père Quinn coupera-t-il le fil? P.-S. Deux jours après...

"L'épée" est tombée aujourd'hui et a tranché en deux parties une heure de retenue dont la dernière partie m'a permis d'écrire ce récit.

La morale: le crime est toujours puni.

Léo FONTAINE,
Belles-Lettres.

Mon portrait

"La couleur de mes cheveux est noire mais pas autant que le poêle. Mon front découvert est intelligent. Mes lèvres sont fines. Celle d'en-haut était fine aussi avant que Comeault me tire sa bouteille d'encre. Mon corps proportionné me donne un aspect général."

L.C.

"Il est assez difficile de faire son portrait, car on est gêné. On se demande ce que dira le professeur et les autres."

Je suis âgé de douze ans, je pèse quatre-vingt-quinze livres, ce que je trouve bon pour douze ans. J'ai les yeux verts, comme ceux de mon chat."

L.L.

"Mes cheveux sont toujours dépeignés. Quand je me mets en colère, j'ai des rides sur le front. J'ai quelques défauts ainsi que quelques qualités. Une de mes qualités, c'est d'être assez travaillant."

A.R.

"Pour faire son portrait, il faut beaucoup d'attention, car il y a tellement de petites choses que nous ne connaissons pas mais qui sont à nous."

Voici mon portrait: Mes yeux sont bleus et en forme de triangle. Mon menton est rond et se "combine" avec mon petit gilet pour cacher mon cou. D'après mes parents, je suis joli et j'ai un avenir. Depuis que j'ai douze ans, j'ai l'idée d'être un docteur bachelier."

L.D.

"Quelques personnes me disent beau, d'autres laid. Moi, je me considère de taille moyenne. Mon visage hâlé est embelli de deux joues maigres. Mes principales qualités sont la franchise et la propreté."

N.G.

"Je ne suis pas très joli, ça ne fait rien pourvu que je puisse bien réussir dans la vie. J'essaie d'être fidèle à mes compagnons et de ne pas parler contre eux pour ne pas nuire à leur réputation."

F.B.

"Je n'ai pas une grosse tête, ni une petite, pour moi, elle est moyenne. Mon nez est un peu retroussé. Puisque je n'ai rien que treize ans, je n'ai pas de moustache ni barbe. Mes joues sont hâves puisque je suis exsangue. Je suis petit, mais j'aime le jeu."

M.C.

"Tous les traits de mon portrait seraient innombrables à décrire, mais pour finir avec une qualité, il faut dire que la vertu resplendit dans mon âme."

A.D.

"J'ai des dents blanches, un peu croches et cachées dans un fauteuil rose. J'ai un grand nez, de grandes oreilles, de gros yeux, une longue langue, un grand menton: conclusion, je suis bien proportionné."

R.T.

"J'ai une petite tête, car tous les gars qui mettent ma casquette disent que j'ai une petite tête. Mes yeux sont bleus et grands, ce qui me permet de voir très loin, je vous assure..."

Enfin pour décider si je suis beau ou pas beau, je préférerais dire que je ne suis pas beau."

M.G.

"Je ressemble à un enfant qui ne mange pas, mais c'est tout le contraire de ce que vous pensez."

M.B.

"Ma tête a presque la forme d'un oeuf. Je ne suis pas très joli, mais je n'ai pas la face d'un singe. Mais ce n'est pas le plus important, j'ai une âme, et l'amour de Dieu."

L.G.

"Dans ce temps-là . . ."

"Comme je vous disais tantôt, j'avais 4 ans quand ma famille déménagea à Ste-Anne. Ca, c'était en 1869. Et puis croyez-moi si vous le voulez, mais Louis Riel venait chez nous chaque fois qu'il était dans les alentours. Tenez, vous savez le fameux Scott qui fut mêlé à l'affaire de Riel, eh bien! ma mère, un jour qu'il était venu prendre du lait à la maison, dit comme ça; "C'est un espèce de grossier polisson, ce Scott, il doit penser qu'il rentre dans une écurie". Le croiriez-vous, lorsqu'un répéta cela en anglais à Scott, et depuis ce jour-là, il ne manquait jamais d'enlever sa casquette quand il rentrait chez nous.

Ah! M. Daoust, c'était le beau temps à St-Boniface. Par exemple, quand je suis entré au Collège en 1881, c'était pendant la construction de la partie centrale du vieux collège, il n'y avait pas encore de réfectoire, nous étions environ 40 élèves et nous devions aller prendre tous nos repas à l'Evêché. Pas de trottoir, nulle part, excepté un de la rue Provencher à la Cathédrale. Rien à part cela, pas une seule rue pavée. — "Mais, M. Desautels, sous ce rapport-là, le progrès n'a pas été extraordinaire à St-Boniface. C'est encore beaucoup comme votre bon vieux temps".

"Ah! mais écoutez-moi cela: les trains arrivaient à St-Boniface, mais comme il n'y avait pas de pont assez fort pour supporter un train et une locomotive, le grand-père Despatis attelait ses chevaux à chaque wagon et les traversait sur un vieux pont, un après l'autre."

"Mais le plus comique, c'est la fois que M. Despatis transportait des briques de la "Briquade" La Montagne jusqu'à Winnipeg, et comme il traversait le fameux pont il s'aperçut qu'il s'écroulait. Sans hésiter, il saute et détache les chevaux de sa voiture et court, arrivant juste à temps pour gagner la rive de Winnipeg. Tout ce qui resta debout fut un pilier avec une voiture pleine de briques "juchée" sur le dessus. C'est resté là plusieurs mois et bien des "anciens" doivent s'en rappeler."

— "Mais, M. Desautels, au Collège quel était le jeu favori?" — "Le baseball" était populaire; il y avait deux équipes et j'étais capitaine et lanceur des petits, (on m'appelait "Pointu" parce que notre nom de famille, dans ce temps-là, c'était Desautels dit "La pointe") mais l'autre équipe était trop forte pour nous autres.

"Ensuite la grande "Balle-au-mur" existait déjà, mais dans le centre du parc actuel; plus tard elle fut transportée tout près de la rue St-Jean-Baptiste. Il n'y avait pas d'Hôtel de ville. Dans le bas de la rue Aulneau, il y avait le marais des Soeurs Grises où on allait patiner, et une coulée appelée la Coulée Plouffe qui passait à peu près le long de la rue Despins, traversait la rue Taché où sont les pompes, et se vidait dans la Rivière Rouge."

Ca me rappelle M. Flamand qui avait entrepris de bâtir un pont sur la coulée

Dans le monde des Anciens



"Mille joie d'avoir passé sa chimie . . ."

Plouffe, sur les ordres de Mgr Taché. Le pont était "supposé" fini, notre entrepreneur se rend chez son Evêque pour se faire payer.

"Il est bien fini mon pont? dit le saint homme — Oh! oui. Monseigneur. Vous voulez le voir? — Non, si tu dis qu'il est fini, très bien, voici ton argent". Dans l'après-midi du même jour, Son Excellence s'en allait pour une bénédiction du St-Sacrement à l'hôpital, quand il arrive au pont non terminé. "Oh là! Mon Flamand, ne m'as-tu pas dit que tu avais tout fini le pont?" "Ah! Monseigneur, j'savais pas que vous veniez, il me restait encore les "garde-fous" à poser!"

— "M. Desautels, n'y avait-il pas d'autres sports au vieux Collège?" "Oh oui, on jouait à la "chainée", c'est un peu comme le hockey. On se sert de bâtons avec une racine au bout, et à la place de la rondelle on prend une balle. Ca se jouait l'été comme l'hiver".

Ensuite on avait la "Nobisse" qui consistait à se lancer deux rondelles d'os attachées par un bout de corde, en se servant de bâtons. On jouait aussi avec des moines, des toupies qu'on fouettait pour les faire aller plus vite.

Mais le grand passe-temps c'était la promenade des jours de congé. Partout, dans les champs, les bois et parfois à Winnipeg. Ceci me rappelle qu'il y avait un bac pour traverser la Rouge jusqu'à 1882.

Mon grand-père était arrivé au pays en 1816 au service de la compagnie du Nord-Ouest". — "M. Desautels, le comité d'art dramatique serait heureux de savoir si vous montiez des pièces dans ce bon vieux

temps?" — "Oui, ça s'adonne, j'ai "acté" dans des pièces moi-même. Le rôle de ZOZO dans la "Malédiction" et le rôle d'un troupier qui avait les pieds gelés en Russie.

M. Daoust, si vous alliez faire la jasette avec M. Ulric Lambert, lui en connaît des histoires de ce temps-là, puis il a une bonne mémoire."

"Merci beaucoup, M. Desautels, on vous attend le 6 mars, vous savez, c'est notre prochain déjeuner-communion."

"Bonjour et portez-vous bien."

(Des contes de M. Alexandre Desautels à Lucien Daoust)

Nos félicitations à . . .

Son Excellence Mgr Maurice Baudoux (Rhét. 1923) élu vice-président du Conseil d'administration de la Conférence catholique canadienne.

Denys Goulet (B.-L. 1918) promu sous-chef à la traduction des débats, Chambre des Communes, Ottawa.

Léo Rémillard (B.A. 1938) élu vice-président de l'Association Canadienne française de l'Alberta.

Norbert Préfontaine (B.A. 1948) promu au poste d'adjoint du surintendant du service de la colonisation et de l'agriculture, chemins de fer Nationaux du Canada (Montréal).

La vie à deux . . .

Le 12 février, dans la basilique de St-Boniface, Pierre Daoust (El.-Latins 1948) unissait sa destinée à celle de Mlle Marie Fisette.

Ont fait baptiser . . .

A St-Claude, le 23 janvier, Fortunat Champagne, M.D. (B.A. 1945), un fils, Denis-Robert.

A la basilique, le 26 janvier, Léo-Paul Savaria (Méth. 1946), une fille, Micheline-Cécile-Marie.

AU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE

Les 16 et 18 mars 1955
à 8h. 30 du soir

LES TROIS SAGESSES
DU
VIEUX WANG

Drame chinois

d'Henri Ghéon

Billets en vente au collège

Sièges réservés: \$1.00

Tél.: 20-4819

La spiritualité de la route

Peut-être en voyant le titre de cet article penserez-vous qu'il ne s'adresse qu'aux seuls Scouts-Routiers. Eh bien! vous vous trompez: il s'adresse à tous car vous êtes tous routiers. Routiers à uniforme, membres de la Fédération des Scouts Catholiques? Probablement pas; mais routiers sur la grande route de la vie. J'essaierai donc de démontrer l'application quotidienne de la spiritualité de la route.

La Route est essentiellement ascétique. Considérons son effet sur le Routier. La marche, élément nécessaire, révèle l'homme tel qu'il est libéré des conventions. La fatigue de quelques milles a bientôt fait de mettre à jour les âmes. Alors, le Routier commence à comprendre le prochain, à l'accepter avec ses qualités et ses défauts. Arrive le temps de camper, quelle belle occasion pour être charitable: prendre la part de besoin d'un camarade plus faible, prêter sa couverture à celui qui a froid, toute une série de petits services qui sépareront vite les lâches des généreux. L'exemple entraîne et tous profiteront de la route. Au contact des secousses morales et physiques de la Route, l'enveloppe égoïste de l'âme se détache. L'âme est polie par la vie rude; les défauts s'usent. Le caractère se transforme comme le diamant brut sous la main du lapidaire. Il s'agit seulement de laisser faire la Route.

Vous voyez bien comment cette spiritualité s'adapte à une vie collégiale loin d'être douce. Les mille et un règlements ne doivent pas cependant être considérés comme le mur entre nous et le bonheur. Plutôt, le règlement du collégien, c'est la marche du Routier, l'élément essentiel pour l'âme et le corps. "Encore, s'il n'y avait que le règlement" diront quelques-uns. Ils ont raison, il y a la vie. A nous de forger notre volonté et notre caractère en mettant à notre service les coups de l'adversité. Au Routier engagé librement, il ne sert à rien de se révolter contre la Route, de même acceptons notre vie au Collège.

Ne pensez pas cependant résumer l'attitude du Routier à la passivité ou à l'"on-s'en-fout-isme". Le Routier doit envisager la vie comme la Route.

La Route: synonyme d'aventure. L'attraction principale des jeunes gens vers la Route vient du désir de l'aventure. Par aventure je veux dire: les risques, les circonstances imprévues, les obstacles à surmonter pour atteindre un but. Douillettement enfoncés dans le fauteuil de leur petite vie, les gars ont rêvé d'obstacles à vaincre au prix de mille dangers. La preuve? Ils raffolent des romans policiers et des films à effets. Devenus Routiers, ils jouissent d'une certaine aventure, même si ce n'est que le passage à gué d'une rivière pour rejoindre le but indiqué sur la carte. Et l'aventure grandit proportionnellement au risque.

Le frisson qui parcourt l'être échappé au danger, la joie ressentie par celui qui a risqué tout pour faire l'impossible: voilà le sel de la vie. Le risque, serviteur de celui qui sait s'en servir, imprime à l'homme l'élan nécessaire pour la lutte.

La plus grande Aventure est la vie. Nous avons tous notre part à jouer et comme dit Dorothy B. Thompson: "Never let the thrill of it grow old." Ne cherchons pas l'aventure dans les décors exotiques. Nous faisons chacun notre propre aventure. Combien de gens ont participé à de grands faits historiques sans en avoir eu conscience, aveuglés pour ainsi dire par les détails.

Vous voulez l'aventure? Vous en vivez une. Les risques? Ils sont innombrables: l'opinion publique et l'argent pour n'en nommer que deux. Le but? Le bonheur éternel. Y a-t-il ailleurs une telle aventure où on ne peut aboutir qu'à la conquête ou à l'échec, tous deux éternels?

Après avoir vu ces deux angles de la Route Spirituelle, nous pouvons faire la conclusion suivante. La Route est une organisation en même temps religieuse et sportive, qui se sert des deux éléments pour donner à ses membres un guide pour la vie. Pour terminer, je vous dis avec Joseph Folliet: "Jeunes chrétiens, à vous l'aventure."

UN ASPIRANT ROUTIER.

Une promenade dans le bois

Il était midi! Le soleil dont les rayons très chauds avaient rejoint la terre depuis longtemps, brillait comme un roi dans le ciel immense. Une brise légère faisait chanter les feuilles vertes qui garnissaient les arbres depuis le printemps. Le petit sentier qui traversait la forêt avait été tracé par les sauvages, des siècles auparavant, mais demeurait encore. Jeannot y marchait d'un pas lent et regardait anxieusement autour de lui tout en chantant.

A droite, coulait harmonieusement un petit ruisseau qui servait de miroir à une multitude d'arbres et de plantes qui semblaient se regarder orgueilleusement dans son eau blême. Quelques petits poissons sautaient vigoureusement hors de l'eau pour prendre dans leur gueule une mouche qui avait été trop hardie. Quelques oiseaux perchés sur une branche chantaient gaiement, et fournissaient à la forêt l'orchestre le plus naturel du monde et pourtant le plus beau. Un petit lièvre bondissait tout à coup d'un paquet de saules qui semblait dormir.

A gauche, l'oeil d'un chevreuil apeuré épiait Jeannot qui l'avait vu, mais faisait mine de rien. Un écureuil croquait un vieux gland qui semblait bon. Un oiseau-mouche voltigeait autour des roses, parfum de la forêt. Les abeilles se contentaient des fleurs qui tapissaient la terre.

Dans les airs planaient des éperviers dont les cris aigus retentissaient à travers toute la forêt. Quelques nuages blancs roulaient dans le ciel et formaient toutes sortes de dessins. Le soleil brillait encore, mais vieilli par les heures, il avait diminué en force.

L'arrivée à la maison mit fin à une autre journée de Jeannot, passée entièrement dans le bois.

Rhéal TEFFAINE,
Syntaxe.

Un de mes défauts

Un de mes pires défauts est un de ceux qui se révèlent en classe. Je vais vous raconter tout ce qui s'est passé pendant une période de mathématiques.

"Il s'agit de prouver que l'aire de ce triangle égale celui de ce quadrilatère", dit le professeur, en faisant un geste qui était très bien connu par les élèves de ma classe. Alors, pendant qu'il se tourne pour faire la figure géométrique au tableau, moi, je me tourne en arrière: "Eh André! as-tu vu les filles qui étaient au festival, hier?" — "Bien sûr, j'ai passé toute mon après-midi à les regarder, et toi, qu'as-tu fait?" — "Oh! La même chose que toi, mais plus directement. Ce que je veux dire par directement, c'est..." — "Hince, qu'est-ce que tu as à dire à Lagassé, de si important?" Pas de réponse. "Je te demande pour une deuxième fois, ce que tu as à dire à Lagassé". — "Je lui disais seulement comment bien faite est votre figure au tableau". — "C'est bien, mais que je ne te prenne plus à parler car tu auras une heure de retenue". — "Oui, Père". Alors, le père se retourna au tableau pour continuer sa figure, et moi aussi je me retourne de nouveau vers mon ami. "Pas moyen de parler sans être dérangé; à propos des filles au festival, hier, je veux dire par directement que..." — "Hince, tu parles encore?" — "Non, Père, je voulais seulement emprunter son compas". — "C'est bien", et le Père Dionne se retourna au tableau. Pendant ce temps-là, je dis à Lagassé: "Il faut arrêter de parler, car la prochaine fois, je ne trouverai plus d'excuse et nous irons en retenue". — "Mais, dis-moi vite seulement ce que tu voulais dire". — "Ce que je voulais... Drrring... Oh! la cloche qui nous annonce le repos. Il faut que je me dépêche pour aller voir un ami: je te verrai plus tard". — "Mais... Oh! Il est parti déjà, eh bien, à demain". "Et c'est de cette manière que la période se termina; cela vous montre mon grand défaut en classe: le bavardage.

Ronald HINCE,
Versification.

